

Martin Winckler

# Légendes

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

*à Opher Liba, en souvenir de 2001*

*à Paul Otchakovsky-Laurens, en souvenir du Ko*

*Tout est vrai, puisque je l'invente.  
Tout est faux, puisque je l'écris.*

Raphaël Marcœur

## PRÉAMBULE

(Le Mans, juillet 2001)

Dans la chambre de l'un de mes enfants, une affiche portant la photo du vaisseau spatial *Enterprise* clame « All I need to know about life I learned from *Star Trek* » (« Tout ce que je dois savoir sur la vie, je l'ai appris dans *Star Trek* »). L'esprit de cette affiche témoigne d'une attitude très américaine à l'égard de la culture : il n'est pas interdit de revendiquer sa dette envers une fiction populaire et, en même temps, de la regarder avec distance. Il n'est pas interdit de mêler tendresse et ironie.

Un jour, après avoir revu *Sneakers*, beau film méconnu de Phil Alden Robinson, je me suis mis à énumérer les titres des films que j'avais vus et qui m'avaient marqué depuis l'enfance. Je jouais alors avec l'idée vague d'écrire un texte qui se nommerait « Un film par jour », dans la lignée des *Films de ma vie* de François Truffaut. Ce ne serait pas un texte critique, mais une suite de réminiscences dans lesquelles les films constitueraient des repères affectifs. J'avais envie de définir ce qu'ils avaient suscité en moi, à un moment donné, et, ce faisant, de raconter ce qu'ils avaient ponctué ou accompagné.

Au bout de cinquante et un titres, je me suis dit qu'il était impossible d'en décrire un pour chaque jour de l'année. En avais-je vu assez? Sûrement, mais est-ce que tous avaient pour moi une valeur intime? Devais-je les laisser resurgir spontanément ou me les remémorer en plongeant dans des dictionnaires de films? Et d'ailleurs, pourquoi seulement des films? J'aime le cinéma, mais aussi les livres et beaucoup d'autres supports de l'imaginaire. Je dois de belles émotions à des bandes dessinées, à des séries télé, à des pièces de théâtre, à des fictions radiophoniques ou gravées sur disque...

J'ai grandi dans la fiction.

Elle m'a protégé des souffrances qui suintaient de ma famille et consolé de mes chagrins. De même que le jeune héros mutant de *Cristal qui songe* de Theodore Sturgeon dévore des fourmis pour y trouver la substance qui lui manque, j'ai dévoré des histoires sous toutes les formes. Elles ont toujours été et sont encore ma drogue et mon indispensable source d'énergie.

Mais en creusant un peu, on se dit qu'une fiction, ça n'est pas seulement une histoire inventée par quelqu'un d'autre. Tout, autour de nous, (se) nourrit (de) l'imaginaire. Les événements qualifiés de réels, d'établis, d'indiscutables, et que l'on se surprend parfois à citer de manière presque générique (« ma naissance », « ma ville natale », « mes années de fac / de service militaire / de galère », « mon premier mariage », « la mort de mon père ») sont des fables. Rêves et souvenirs sont toujours des trompe-l'œil : nés dans une chambre noire, ils se projettent hors de soi, ils montrent et ils cachent – ne parle-t-on pas, en psychanalyse, de souvenirs-écran? Les photos de soi au milieu des autres sont à elles seules de petites histoires recomposées. Pour ne pas se dissoudre dans l'écoulement du temps, chaque homme, chaque femme, élabore ses fictions personnelles – mensonges, fantasmes, faux-semblants, espoirs insensés, conquêtes irrésistibles, vengeances et crimes parfaits. Pour l'écrivain, les textes en projet ou en travail sont des fictions bien avant de devenir des livres et, dès leur publication, ses livres deviennent des fictions que s'approprient d'autres que lui...

La mémoire est un monde sous-marin : aussi vivant que le corail, l'imaginaire y recouvre lentement l'épave de chaque événement, réel ou non ; les monstres nés dans l'inconscient y évoluent ou s'entre-dévorent avec les formes chatoyantes que nous avons rencontrées ; au souvenir des fictions se mêle indissolublement la fiction des souvenirs...

Dans ma tête et sur le papier, j'ai bientôt abandonné l'évocation filmique pour une plongée autobiographique. J'ai eu envie d'explorer pêle-mêle les histoires qui ont nourri mes émotions et celles que j'ai élaborées pour pallier mes oublis et panser mon horreur du vide. Le texte (le livre) que je voulais désormais écrire serait une réinvention de ma vie, réelle et rêvée, dans un monde en suspens.

Vu comme ça, le projet était fabuleusement excitant. Et démesuré.

Quand j'ai entrepris d'organiser mes fictions, je les ai d'abord classées par « genre » (films, livres, bandes dessinées, disques et pièces radiophoniques, programmes de télévision, histoires réinventées, his-

toires écrites). Mais je voulais signifier aussi la manière dont ces genres avaient agi (agissent encore) sur moi, dont j'agis sur eux. Après de nombreux tâtonnements, j'ai fini par donner à mes catégories des titres qui ont le mérite d'être polysémiques : « lieux », « voix », « bras », « cases », « songes », « pages », « traces », « toiles », « reflets »... La liste, à elle seule, ne constituait pas un ordre. D'abord, certaines de mes fictions pouvaient appartenir à plusieurs catégories. Ensuite, même si je ne voulais pas m'en tenir à la chronologie (« les fictions sont intemporelles », écrivais-je à la fin d'une première version de ce texte-ci), je ne pouvais pas l'ignorer complètement. Je devais rendre compte de la simultanéité, en moi, des sentiments d'aujourd'hui et des émotions d'hier, expliquer que les fictions de l'enfance ont modelé mes pensées d'adulte et qu'en retour je n'ai de cesse, aujourd'hui, de les redécouvrir. Enfin, lorsqu'elle est très intime, une fiction n'est jamais suspendue dans le néant. Je me rappelle très bien où, et avec qui, j'ai vu certains films marquants (*L'Empire des sens!*), dans quel fauteuil j'étais lové lorsque j'ai lu *La Vie mode d'emploi*, et sur quel bureau j'ai écrit les textes qui me sont le plus chers... Autour de ces lieux d'invention, il y a bien entendu un lieu de vie, une ville et des sources où j'allais m'abreuver : des librairies et des cinémas, des maisons de la presse, des bibliothèques mais aussi un rempart, un café, la porte d'une maison, une salle de classe désaffectée, un lit et bien d'autres lieux aux contours estompés. D'ici, j'aperçois mes fictions amarrées à des cadres incertains, eux-mêmes ancrés à des époques plus ou moins précises, et le tout dérive de conserve. Dans l'espace infini où je vagabonde, je me repère d'après le lieu (flou), la date (approximative), le genre (arbitraire). Trois dimensions – il en manque une.

Les fictions qui constituent un individu coexistent toutes à un moment donné, mais elles ont sédimenté peu à peu et se replacent sans cesse. Le simple fait de les écrire (de les lire) dans un ordre, quel qu'il soit, ne suffit pas pour restituer leur mouvement brownien. Pour ce livre-ci, écriture et lecture se doivent d'être fluctuantes et imprévisibles, comme le sont les fictions dans la vie de chaque jour. En fouillant dans les sédiments de mes mondes intérieurs, je cherche à remuer les vôtres. Pour reprendre le titre français d'une nouvelle de science-fiction lue il y a très longtemps, j'aimerais que, devant ces histoires, le lecteur se retrouve *en proie au temps*.

Au début de l'année 2001, la livraison quotidienne sur le site P.O.L d'un roman de Jacques Jouet, *La République de Mek-Ouyes*, me

souffle la solution : je propose à Paul Otchakovsky-Laurens de publier ce livre-ci en feuilleton. Les épisodes, rédigés au fur et à mesure de mes explorations, ont été (seront) publiés chaque jour, pendant plusieurs mois. À la fin de chaque chapitre, des liens renvoient à d'autres récits de fiction, passés ou à venir, chacun est libre de les emprunter ou de les ignorer. Le feuilleton cessera (a cessé) à la publication en volume. Bien sûr, au moment de cette publication, j'ai déjà depuis longtemps fini de l'écrire. Tout ceci devrait pouvoir entretenir la confusion...

Cependant, ce que vous lisez en ligne en ce moment même est identique à ce qui sera imprimé sur le papier ; ce que vous avez commencé à lire sur le papier ne contient rien d'autre que ce qui s'est affiché, jour après jour, sur les écrans informatiques.

Entre le moment où je commence à écrire et celui où vous finissez de lire, ce qui a changé, ce qui changera, c'est peut-être vous, c'est peut-être moi.

## CHRONOLOGIE

Depuis ma naissance, j'ai habité successivement :

- dans un appartement de la « colonne Voirol », un quartier d'Alger (Algérie), de 1955 à 1961,

- dans un pavillon en préfabriqué à Natanya puis dans une maison ancienne à Jaffa (Israël), entre octobre-novembre 1961 et octobre 1962,

- dans une demeure bourgeoise sise au 5, rue du (ou des) Chardon(s), à Pithiviers (Loiret), entre 1963 et 1972,

- dans une maison à sous-sol au 3000 W. 86th Street, à Bloomington (Minnesota), entre août 1972 et juillet 1973,

- dans un foyer d'étudiants (rue Hélène Boucher) puis en colocation (rue Plantin) et enfin dans un appartement biscornu (rue Desaix) à Tours (Indre-et-Loire), entre octobre 1973 et l'été 1979,

- dans une maison à étage au lieu-dit « Les Petites Billardières », à Montbizot (Sarthe), entre l'été 1979 et février 1983,

- dans une ferme restaurée au lieu-dit « La Croix » à Souillé (Sarthe), entre février 1983 et décembre 1991.

Depuis décembre 1991, j'habite au Mans (Sarthe) – jusqu'en 1994 rue Ambroise Paré, au rez-de-chaussée d'une bâtisse ancienne entourée d'un parc, aujourd'hui rasée par les promoteurs, et depuis, dans une maison assez grande pour que huit enfants y aient chacun leur chambre...

Depuis 1979 ou 1980, je séjourne aussi périodiquement, sans domicile fixe, dans une ville imaginaire que j'ai baptisée Tourmens.



## Alger, 1955-1961

(Lieux, 1)

Je suis né à Alger (Algérie), mais j'en garde peu de souvenirs. Je l'ai quittée, avec ma famille, fin 1961 je crois – je ne suis même pas sûr de la date. Pour moi, cette ville tout entière est une fiction. J'en ai vu des photos, des films que ma mère avait faits. J'ai entendu beaucoup d'histoires à son sujet, jusqu'à ce commentaire entendu un jour dans la bouche de ma sœur, qui y était retournée à la fin des années soixante-dix : « C'est une toute petite ville ! » Plus qu'une suite d'images défraîchies dans ma mémoire ancienne, l'Alger de mon enfance est surtout une ribambelle de mots. Les mots que les membres de ma famille prononçaient quand ils se racontaient leur vie passée.

Beaucoup de mots qui me reviennent d'Alger désignent des lieux. Pour certains, je sais ce qu'ils désignent : la *rue Champlain* et *Bab-El-Oued* sont les lieux où mon père a grandi ; l'*avenue de la Bouzaréah* est celle où, bien plus tard, il eut son cabinet médical, la *Colonne Voirol* désigne le quartier où mes parents, ma sœur, mon frère et moi avons habité pendant les années qui ont précédé notre départ (mais quel était le nom de la rue, exactement ?) ; la *Madrague* désigne la plage où nous nous rendions le dimanche et la *cabanon* la maison d'été (familiale ? elle n'appartenait pas à mes parents, peut-être à un de mes oncles) où l'on se réunissait ; le *jardin d'essais*, c'est le parc où mon père nous emmène le dimanche et où nous donnons à manger des cigarettes aux gazelles (je vois la gazelle pointer son museau au travers du grillage). D'autres noms,

d'autres mots – *le Gouvernement Général, la rue d'Isly, Saint-Eugène, Mustapha* – sont en revanche opaques, presque *insignifiants* – à ceci près qu'ils résonnent, dans une zone sonore de mon cerveau, par la voix de ma mère ou de mon père.

Une autre catégorie de mots venus d'Alger (ou de l'enfance), et non des moindres, est bien sûr la liste des plats, des recettes ou des gâteaux – surtout des gâteaux – que ma mère a cuisinés jusqu'à la fin de sa vie et dont j'orthographie ici le nom tel que je l'entendais prononcer autour de moi, et non tel qu'on « doit » l'écrire (d'ailleurs, chacun l'entend différemment...) : *tchoutchoukah, galettes blanches, mekrods, cigares aux amandes, kénéglottes, sphériès*, ou cette confiserie aux amandes dont le nom, sur les boîtes métalliques dans laquelle elle est vendue, est « halva », mais que j'ai toujours entendu désigner par le terme a priori peu appétissant de *caca de cheval*. Le lieu « Alger » est aussi associé à des noms de personnes, qui ont compté dans la vie de mes parents ou dans la mienne : « Goldenberg », « Tassadite ».

Il y a un an ou deux, une journaliste a sollicité ma participation à un livre-souvenir sur l'Algérie d'avant l'indépendance, l'Algérie mythique de mes parents et de leur génération. Intéressé par le projet (il consistait à demander à des « personnalités » de raconter leurs souvenirs en les illustrant d'une riche iconographie d'époque), j'ai accepté, mais avec réticence. Je pensais n'avoir rien de suffisamment précis pour que ma contribution fût intéressante. Elle a insisté. Assis à une table de café, je lui ai raconté les quelques souvenirs qui me revenaient. Au bout de quelques mois, j'ai reçu les épreuves des pages où elle les avait saupoudrés. Comme j'aurais pu le prévoir, ça ne m'a pas plu. Mon interlocutrice, qui m'avait pourtant enregistré, les avait réécrits en me faisant dire, par exemple, que ma mère confectionnait tel ou tel plat typique... dont je n'avais jamais lu (ni entendu) le nom avant de le lire sur ces pages fraîchement composées ! En tout, ma contribution au livre se résumait à cinq ou six paragraphes. Je n'eus aucun scrupule à demander qu'elle les supprime et qu'on retire mon nom de la liste des participants. Je suis à peu près sûr que l'auteur était de bonne foi, et qu'elle n'avait pas modifié sciemment ce que je lui avais livré, mais le projet d'un livre consacré à mon père me trottait déjà dans

la tête, et j'avais décidé que si quelqu'un devait réinventer mes souvenirs d'Alger, si ténus soient-ils, ce devait être moi, et personne d'autre.

**Liens :**

- \* La dictée d'Alger
- \* Tassadite
- \* La peur que mon père meure